

**Carole
Zalberg**

**Mort et vie de
Lili Riviera**

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Lili Riviera est retrouvée morte chez elle. La désolation de la scène a saisi les plus concupiscent des policiers et pompiers venus constater son décès : ce corps de star du porno, aux courbes remodelées jusqu'à l'outrance par la chirurgie, étendu au milieu d'un capharnaüm de vêtements, de bouteilles vides et de boîtes de médicaments, ne suscite plus que la compassion.

Cette poupée cassée fut pourtant un jour une enfant, puis une jeune fille, tâchant de s'affirmer entre une mère fielleuse et un père lâche et absent... N'ayant pas la force de s'aimer, Lili a préféré devenir une autre, dans un vertige conjuré jour après jour par le sentiment grisant de plénitude qui l'étreint quand une foule d'hommes à ses pieds tremble d'envie de la toucher.

Sur la terreur d'être soi et d'habiter sa propre chair, sur le désir mécanique humiliant comme un crachat et sur l'aspiration éperdue à être aimé pour ce qu'on est, *Mort et vie de Lili Riviera* est le portrait déchirant d'une petite fille à tout jamais égarée, retranchée dans le corps aberrant d'une créature à fantômes, qui toute sa vie ne rêva que de tendresse.

CAROLE ZALBERG

Née en 1965, Carole Zalberg vit à Paris. Romancière et poète, elle a notamment publié L'Invention du désir (Éditions du Chemin de fer, 2010), À défaut d'Amérique (Actes Sud, 2012, prix du Roman mérités des lycéens ; Babel no 1161) et Feu pour feu (Actes Sud, 2014).

DU MÊME AUTEUR

Romans

Les Mémoires d'un arbre, Le Cherche-Midi, 2002.

Léa et les voix, Nicolas Philippe / L'Embarcadère, 2002.

Chez eux, Phébus, 2004.

Mort et vie de Lili Riviera, Phébus, 2005.

La Mère horizontale, Albin Michel, 2008.

Et qu'on m'emporte, Albin Michel, 2009.

L'Invention du désir, vu par Frédéric Poincelet, Les éditions du Chemin de fer, 2010.

À défaut d'Amérique, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1161.

L'Illégitime, Naïve, 2012.

Feu pour feu, Actes Sud, 2014.

Littérature jeunesse

Le Jour où Lania est partie, Nathan Poche, 2008, grand prix SGDL du Livre jeunesse 2008.

J'aime pas dire bonjour (illustrations de Boll), Grasset-Jeunesse, 2010.

Je suis un arbre, Actes Sud Junior, 2013.

© Éditions Phébus, Paris, 2005

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-03122-0

CAROLE ZALBERG

Mort et vie
de Lili Riviera

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

A Christophe, ma belle rencontre...

Ce serait un conte.

On retrouverait le corps sans vie de Lili Riviera.

Son visage et ses reliefs improbables, œuvre folle des bistouris, luisant comme une cire tiède dans la pénombre.

Ses seins énormes flottant bêtement ; non plus des masses chaudes qu'on aurait voulu caresser, masser, soupeser, mais deux ballons perdus sur l'océan satin des draps.

Sa taille étranglée, étouffante à regarder.

Ses hanches à l'arrondi retouché pour tenter des milliers de mains : relâchées maintenant, molles et seules.

Son pubis, un galet lisse ; le seuil qu'elle avait voulu prometteur. Inchangé, lui. Troublant sans doute pour qui pouvait l'être.

Ses jambes bizarrement serrées cependant. "Rideau !" semblaient-elles annoncer au monde qu'elles laissaient avec ses désirs ballants.

Le rouge sang des ongles, pétales de vie incongrus.

Ce serait un conte et l'on pourrait encore tailler de haut en bas dans ce corps-là. Délivrer la petite fille en pleurs à l'intérieur.

Le matin était bien réel et la lumière crue quand on avait trouvé le corps inanimé de Lili Riviera.

Lorsque l'appel était parvenu aux pompiers, ils s'étaient même battus pour se rendre sur place et peut-être la sauver, cette bombe que certains avaient placardée dans leur casier, sa poitrine de foire au niveau du regard ou sa bouche-ventouse à hauteur de queue, au choix. Souvent les deux, en fait. Les clichés d'elle, très clairement conçus pour faire bander et non rêver – tout comme son corps réinventé d'ailleurs –, ne manquaient pas.

Mais quand ils arrivèrent, les élus, les chanceux, dans l'appartement ravagé, il n'y avait plus rien à sauver.

A douze ans, Lili guettait déjà l'éclosion de ses seins.

Son premier geste du matin, avant même d'ouvrir les paupières, était une palpation appliquée, scientifique, suivie, quelques instants plus tard dans la salle de bains qu'elle prenait soin de fermer à clé, d'une vérification oculaire face et profil.

Ne voyant hélas rien venir, elle inventa – et parvint à y croire – une théorie anatomique fort rassurante : tout était la faute de sa cage thoracique tellement développée que sa poitrine pourtant formée, si si ! s'en trouvait malencontreusement étirée ; *aplatie*. Ses amies mieux loties étaient d'abord perplexes quand elles entendaient pour la première fois ce drame de la vie ordinaire, mais Lili désormais accrochée de toutes ses forces à l'Explication Providentielle savait être persuasive.

— En fait, *j'en ai* des seins, autant que toi, annonçait-elle l'œil mouillé, mais c'est juste qu'ils sont *invisibles* !

Quand, l'espace de l'été suivant, buste et hanches lui poussèrent comme des champignons, ce fut assez

embarrassant. Difficile d'affirmer que ses côtes s'étaient rabougries, ou que les pauvres appendices bridés avaient enfin réussi à se libérer du joug costal, affichant un épanouissement triomphal, pour ne pas dire indécent...

Mais précisément, quand à l'automne les seins lui furent venus, Lili ne songea plus qu'à les dissimuler. Il faut dire qu'elle était passée en quelques semaines de rien de rien à trop de tout. Il était difficile à habiter, ce nouveau corps accrocheur de regards, émetteur d'ondes que Lili ne maîtrisait pas. Que faire de ces formes neuves que sa mère regardait avec une sorte d'écoeurement? Et comment contenir les appétits de Marc, que cet étalage ne manquerait pas d'attiser?

Elle commença donc par tout mettre en œuvre pour cacher ses courbes encombrantes. Elle adopta un style vestimentaire bohème à la limite du négligé qui avait le mérite de favoriser le large, l'informe, le détendu à force d'usure. S'il était loin de plaire à la maison, ce style évasif avait la cote au collège, ce qui ne gâchait rien et valut à Lili un respect accru de ses camarades déjà affirmées *vestimentairement*. Il convenait aussi à Marc qui gardait ainsi pour lui seul les nouveaux avantages de sa dulcinée.

Autre conséquence de l'apparition des formes : Lili se mit à pencher, même si ce changement-là s'opérait à son insu. Les épaules jetées en avant, le haut du dos arrondi, la tête basse formaient un bouclier protégeant ses attraits. Or cela aussi lui valait les remarques incessantes de sa mère :

— Si tu continues à te tenir comme une petite vieille, tu vas finir bossue, ma pauvre fille ! Déjà que tu n'es pas bien belle...

Et le père, que cette féminisation soudaine enchantait autant qu'elle le terrifiait, ne disait rien, osait tout juste un vague regard de soutien, la veule complicité des victimes.

Sous le toit familial, deux forces en effet s'opposaient, deux visions du monde et de Lili qui, du coup, s'en était toujours trouvée tiraillée.

Olga, la mère, était un être sec et froid, verrouillé sur on ne sait quel vertige. La jeune Olga avait-elle aimé follement et sans retour ? Avait-elle été brisée net alors qu'elle sentait lui venir des envies, des vibrations capiteuses ? Elle affichait en tout cas cette raideur de tout le corps, ce pli dégoûté de la bouche qui si souvent trahissent les aspirations déçues, l'amertume du désir humilié. Elle avait certes épousé Georges, le père de Lili, mais on imaginait qu'elle n'y avait jamais mis le moindre enthousiasme. Au contraire, avec les années et avant la naissance de leur unique enfant, il était devenu l'objet de toutes ses rancœurs. Il était responsable des jours gris et de l'argent qui parfois venait à manquer ; il était trop mou, trop gentil, trop bête ; il se tenait mal et mangeait trop, avec un plaisir indécent. Si elle n'appréciait pas l'homme, elle chérissait le souffre-douleur. Elle éprouvait finalement pour lui une attirance de chat pour la souris qu'il agace et maltraite jusqu'à l'usure.

Et puis Lili était née, fruit d'étreintes furtives et regrettées, et Olga s'était purement et simplement désintéressée de Georges pour concentrer ses piques et ses aigreurs sur sa fille, cette femme en devenir.

Georges, incroyablement, aimait son épouse malgré et peut-être pour sa méchanceté que sans doute il croyait mériter. Il admirait la force en elle, qui était faite d'un vide où toute émotion se perdait. Lui, le tendre, avec son cœur de glaise où chaque chose pénétrait et laissait sa trace, enviait l'acier trempé d'Olga ; il y voyait une supériorité écrasante. Il savait aussi quelles pensées entrelacées et sinueuses – un véritable nid de serpents – l'envahissaient aux moments les plus incongrus. Des corps de femmes huilés, tendus vers lui alors qu'il faisait les comptes, le soir, à la droguerie. Du mélange, du nombre, de l'échange sans contours ; une marée de bouches, de mains et de sexes qui montait derrière ses yeux alors qu'il encaissait les achats d'une cliente ou accueillait un représentant. Ces attaques fréquentes le laissaient épuisé et malheureux. Il rentrait auprès d'Olga avec l'impression de puer la faute. Et elle devait bien la renifler, cette sale odeur, elle qui ne manquait jamais de le punir d'une manière ou d'une autre. Georges trouvait cela juste après tout. Il était même reconnaissant à son épouse de le laver ainsi avec ses brimades et son absence totale d'affection.

L'arrivée de Lili menaça un temps cet équilibre.

La grossesse d'Olga avait offert à Georges un autel où déposer, comme en un sacrifice à sa déesse en couvade, sa volonté propre ; du moins ce qu'il en restait après cinq ans de cette vie de proie complaisante.

Cette grossesse fut évidemment un calvaire pour Olga à qui répugnaient les exigences du corps, ses moindres débordements. Comment aurait-elle pu accueillir sans nausée le gonflement de ses chairs, la sueur incontrôlée, les fringales, les douleurs ? Ce dérèglement général lui interdisait d'oublier la vivante palpitation qui l'occupait tel un parasite.

Georges étant responsable, avec ses petits assauts dans le noir, de son état, Olga instaura contre lui une tyrannie de chaque instant. Dix fois, la nuit, il devait se lever et traverser l'appartement mal chauffé pour aller chercher de l'eau, une bouillotte, un calmant quelconque. Dès le réveil il fonçait préparer un petit-déjeuner qu'Olga se faisait un devoir de vomir sous son nez quelques minutes après l'avoir avalé avec une avidité ostentatoire. Puis il l'aidait à se laver car dès le cinquième mois elle dut garder le lit. Pendant qu'il passait le gant sur le corps transformé de sa femme – ce corps qui explosait de vie malgré

elle –, celle-ci gardait les lèvres serrées à en bleuir, le regard en dedans. Enfin, il quittait les lieux pour se rendre à la droguerie, mais à peine avait-il relevé le rideau de fer que le téléphone sonnait. C'était elle, qui se plaignait de telle ou telle douleur ou lui commandait quelque course impossible.

Olga se vautrait dans la toute-puissance que lui conférait sa grossesse honnie. Et bien sûr, Georges, que ses visions n'avaient pas lâché malgré la naissance annoncée, se prêtait, servile et brièvement soulagé, à cette escalade dans l'échelle des cruautés.

Lili devait se retourner dans le ventre de sa mère. Cette tombe.

A l'heure de sa naissance, elle se présenta d'ailleurs par le siège, refusant, semblait-il, de mettre le nez dans un au-dehors où on l'attendait sans la vouloir. Cette sortie par le ventre qu'à l'époque on ouvrait de haut en bas scella le désamour de sa mère pour elle. Olga avait vécu sa grossesse comme un calvaire inutile. Son accouchement lui laissait une blessure de guerre.

L'enfant fut baptisée Liliane en hommage à une tante entrée dans les ordres. C'était une décision unilatérale d'Olga et elle serait toujours la seule à l'appeler ainsi.

Dès qu'il le pouvait, Georges prenait à l'insu de sa femme le bébé dans ses bras. Il respirait son cou de lait tiède, suçotait les doigts minuscules. Il disait à sa fille les douceurs et les rêves rescapés de ces années mornes. "Lili, Lili, mon lilas, ma Lilou",

chantonnait-il entre deux flots de paroles. Il était le premier surpris de sa joie car à aucun moment, tandis que s'arrondissait le ventre d'Olga, il n'avait songé au père qu'il serait. Le bébé n'existait pas encore au-delà des changements qu'il avait imposés à leur existence. Et puis Georges avait vu les paupières translucides de sa fille, les fins ruisseaux des veines sous sa peau, et un élan formidable l'avait saisi.

Les visions, alors, ne le tourmentaient plus.